

# **FRANÇOIS RABELAIS – GARGANTUA - 1534**

## **LES GUERRES PICROCHOLINES - EXTRAITS**

*Une échauffourée vient d'éclater entre les habitants de Lerné et les bergers de Grandgousier.*

### **CHAPITRE XXVI**

#### **Comment les habitants de Lerné, sur ordre de Picrochole, leur roi, attaquèrent par surprise les bergers de Gargantua.**

Les fouaciers, rentrés à Lerné, immédiatement, sans prendre le temps de boire ni de manger, se transportèrent au Capitole et là, devant leur roi nommé Picrochole troisième du nom, exposèrent leurs doléances en montrant leurs paniers crevés, leurs bonnets enfoncés, leurs habits déchirés, leurs fouaces pillées et surtout Marquet énormément blessé. Ils dirent que tout cela avait été fait par les bergers et métayers de Grandgousier, près du grand carrefour, de l'autre côté de Seuilly.

Picrochole, incontinent, entra dans une colère folle et, sans s'interroger davantage sur le pourquoi ni le comment, fit crier par son pays ban et arrière-ban et ordonner que chacun, sous peine de la corde, se trouvât en armes sur la grande place devant le château, à midi [...]

Alors, sans ordre ni organisation, ils se mirent en campagne pêle-mêle, dévastant et détruisant tout sur leur passage, n'épargnant pauvre ni riche, lieu saint ni profane.

Ils emmenaient boeufs, vaches, taureaux, veaux, génisses, brebis, moutons, chèvres et boucs, poules, chapons, poulets, oisons, jars, oies, porcs, truies, gorettes, abattaient les noix, vendangeaient les vignes, emportaient les ceps, faisaient tomber tous les fruits des arbres. C'était un tohu-bohu innommable que leurs agissements, et ils ne trouvaient personne qui leur résistât. Tous se rendaient à leur merci, les suppliant de les traiter avec plus d'humanité, eu égard à ce qu'ils avaient de tout temps vécu en bon et cordial voisinage, et ne commirent jamais à leur endroit d'excès ni d'outrage pour être ainsi subitement malmenés par eux. Dieu les en punirait sous peu. Mais à ces objurgations ils ne répondaient rien, sinon qu'ils allaient leur apprendre à manger de la fouace.

### **CHAPITRE XXVIII**

#### **Comment Picrochole prit d'assaut La Roche-Clermault. Le regret et la réticence de Grandgousier à entreprendre une guerre.**

Pendant que le moine s'escrimait, comme nous l'avons dit, contre ceux qui avaient pénétré dans le clos, Picrochole passa le gué de Vède en grande presse avec ses gens et prit d'assaut La Roche-Clermault. En ce lieu nulle résistance ne lui fut opposée et, comme il faisait déjà nuit, il décida d'établir ses quartiers dans la ville avec ses gens et de calmer sa crise de colère.

Au matin, il prit d'assaut les murailles de ceinture et le château, qu'il fortifia solidement et qu'il approvisionna des munitions nécessaires. Il pensait faire là son retranchement s'il était attaqué par un autre côté, car l'endroit était défendu artificiellement aussi bien que naturellement de par sa position et son assise.

À présent, laissons-les là et revenons à notre bon Gargantua qui est à Paris, bien assidu à l'étude des belles-lettres et aux exercices athlétiques, et au vieux bonhomme Grandgousier, son père, qui après le souper se chauffe les couilles à un beau grand feu clair et qui, en surveillant des châtaignes qui grillent, écrit dans l'âtre avec le bâton brûlé d'un bout dont on tisonne le feu, en racontant à sa femme et à sa maisonnée de beaux contes du temps jadis.

Un des bergers qui gardaient les vignes, nommé Pillot, se rendit auprès de lui à ce moment-là et raconta en détail les excès et pillages auxquels se livrait, sur ses terres et ses domaines, Picrochole, roi de Lerné, et comment il avait pillé, dévasté, saccagé tout le pays à l'exception du clos de Seuilly que Frère Jean des Entommeures avait

sauvé pour son honneur. Le roi en question était à présent à La Roche-Clermault où il se retranchait fiévreusement avec ses gens.

« Hélas ! hélas ! dit Grandgousier, que signifie ceci, bonnes gens ? Je rêve ? ou, si ce qu'on me dit est vrai, Picrochole, mon ancien ami, mon ami de toujours par le sang et les alliances, vient-il m'attaquer ? Qui le pousse ? Qui l'aiguillonne ? Qui le manoeuvre ? Qui l'a conseillé de la sorte ? Ho ! ho ! ho ! ho ! ho ! mon Dieu, mon Sauveur, aide-moi, inspire-moi, conseille-moi ce qu'il faut faire ! Je l'atteste solennellement, je le jure devant Toi (et puisses-tu m'être favorable !), jamais je ne lui ai causé nul déplaisir, je n'ai fait nul dommage à ses sujets, ni pillé ses terres. Bien au contraire, je l'ai secouru en lui prodiguant des gens et de l'argent, en usant de mon influence et en le conseillant, chaque fois que j'ai pu savoir ce qui l'avantagerait. Pour m'avoir outragé à ce point, il faut que ce soit sous l'empire de l'esprit malin. Dieu de bonté, Tu connais le fond de mon coeur, à Toi rien ne peut être caché; si par hasard il était devenu fou furieux et que Tu me l'aies envoyé ici pour lui remettre en ordre le cerveau, donne-moi le pouvoir et le moyen de le ramener au joug de Ta sainte volonté en mettant de l'ordre dans sa conduite.

« Oh ! oh ! oh ! mes bonnes gens, mes amis et mes loyaux serviteurs, faudra-t-il que je vous contraigne à m'y aider ? Hélas ! ma vieillesse ne demandait dorénavant que le repos et, toute ma vie, je n'ai rien tant cherché que la paix; mais je vois bien qu'il me faut maintenant charger de l'armure mes pauvres épaules lasses et faibles, et prendre en ma main tremblante la lance et la masse pour secourir et protéger mes pauvres sujets. La raison veut qu'il en soit ainsi car c'est leur labeur qui m'entretient et leur sueur qui me nourrit, moi-même comme mes enfants et ma famille.

« Mais, malgré tout, je n'entreprendrai pas de guerre avant d'avoir essayé de gagner la paix par toutes les solutions et tous les moyens. C'est ce à quoi je me résous. »

Alors il fit convoquer son conseil et exposa le problème tel qu'il se posait ; il fut conclu qu'on enverrait quelque homme avisé auprès de Picrochole, afin de savoir pour quelle raison il s'était subitement départi de son calme et avait envahi des terres sur lesquelles il n'avait aucun droit. De plus, on enverrait chercher Gargantua et ses gens pour soutenir le pays et parer à cette difficulté. Tout fut ratifié par Grandgousier qui commanda qu'ainsi fût fait.

## CHAPITRE XXX

### Comment Ulrich Gallet fut envoyé auprès de Picrochole.

La lettre dictée et signée, Grandgousier ordonna qu'Ulrich Gallet, son maître de requêtes, un homme sage et sensé dont il avait éprouvé la droiture et le bon sens en diverses affaires délicates, se rendît auprès de Picrochole pour lui exposer ce qu'ils avaient décidé.

Le bon homme Gallet partit sur l'heure, et, passé le gué, s'enquit de la situation de Picrochole auprès du meunier, qui lui répondit que les gens de ce dernier ne lui avaient laissé ni coq ni poule et s'étaient retranchés à La Roche-Clermault. Il ne lui conseillait point de s'avancer plus loin, de peur du guet, car leur démence était formidable. Ulrich Gallet l'admit sans difficulté, et, pour cette nuit-là, il logea chez le meunier.

Le lendemain matin, il se transporta avec un trompette à la porte de la ville forte et demanda aux gardes de le laisser parler à leur roi, pour son bien.

Le roi, mis au courant de ce message, ne consentit nullement à ce qu'on lui ouvrît la porte, mais se transporta sur les remparts et dit à l'ambassadeur : « Qu'y a-t-il de nouveau ? Qu'avez-vous à dire ? » Alors l'ambassadeur tint le discours que voici :

## CHAPITRE XXXI

### La harangue faite à Picrochole par Gallet.

« Une plus juste cause de douleur ne peut naître chez les hommes que si leur arrivent tourments et dommages de là où, à juste titre, ils s'attendaient à une bienveillante sympathie. Et, bien que ce ne soit pas raisonnable, ce n'est

pas sans motif que bien des gens qui ont connu pareil mécompte ont estimé cet affront moins tolérable que leur propre mort, et, n'ayant pu le réparer par la force ou d'une façon plus intelligente, se sont eux-mêmes privés de la lumière de la vie.

« Il n'y a donc rien de surprenant si le roi Grandgousier, mon maître, devant ton intrusion folle et inamicale, est saisi d'un grand serrement de coeur et sent sa raison se troubler. Ce qui serait surprenant ce serait qu'il ne se soit pas ému des excès sans pareils que toi et tes gens avez causés à ses terres et à ses sujets : il n'est aucun exemple d'inhumanité que vous ayez négligé, ce qui en soi lui cause plus de peine qu'homme mortel ne saurait en ressentir, du fait de l'affection qu'il a toujours témoignée du fond du coeur à ses sujets. Cependant, autant qu'homme puisse en juger, sa douleur est d'autant plus grande que c'est toi et les tiens qui lui avez causé ces peines et ces torts, toi qui avais conclu avec lui un traité d'amitié comme de mémoire d'homme et de tout temps tes pères l'avaient fait avec ses ancêtres. Cette amitié était jusqu'alors restée inviolée : vous l'aviez préservée et entretenue, la tenant pour sacrée, si bien que non seulement lui et les siens, mais aussi les nations barbares, Poitevins, Bretons, Manceaux et ceux qui habitent par-delà les îles de Canarre et d'Isabelle, ont estimé qu'il serait plus difficile de faire crouler le firmament et d'ériger les abîmes au-dessus des nuées que de détruire votre alliance. Elle leur en a tant imposé dans leurs entreprises que jamais ils n'ont osé provoquer, irriter ou léser l'un par crainte de l'autre.

« Il y a plus. Cette amitié sacrée a tant rempli le ciel qu'il y a peu de gens aujourd'hui sur le continent et dans les îles de l'Océan qui n'aient nourri l'ambition d'être admis dans cette alliance aux conditions que vous avez fixées vous-mêmes; ils tenaient à votre union autant qu'à leurs terres et domaines propres. De sorte que, de mémoire d'homme, on n'a vu prince ni ligue, quels qu'aient été leur sauvagerie ou leur orgueil, qui aient osé attaquer, je ne dirai pas vos terres, mais celles de vos alliés. Et s'ils ont tenté contre eux, sur une décision précipitée, quelque attaque inopinée, à la seule mention du nom et de l'intitulé de votre alliance, ils ont subitement renoncé à leur entreprise.

« De quelle rage es-tu donc pris à présent, toute alliance brisée, toute amitié foulée aux pieds, tout droit violé, pour envahir ses terres avec des intentions belliqueuses sans avoir été en rien lésé, bravé ou provoqué par lui ou les siens ? Où est la foi ? Où est la loi ? Où est la raison ? Où est l'humanité ? Où est la crainte de Dieu ? Prétends-tu que ces outrages puissent être cachés aux esprits éternels et au Dieu souverain, le juste rémunérateur de nos entreprises ? Si tu le prétends, tu te trompes, car toutes choses doivent tomber sous le coup de sa justice. Est-ce un destin marqué par la fatalité ou quelque influence astrale qui voudrait mettre fin à ton bien-être et à ta quiétude ? C'est ainsi que toutes choses ont un aboutissement et un point d'équilibre et, quand elles sont parvenues à leur apogée, elles s'effondrent, ce sont des ruines, car elles ne peuvent se maintenir plus longtemps dans un tel état. C'est le sort de ceux qui ne peuvent modérer par la raison et le sens de la mesure leur bonne fortune et leur prospérité.

« Mais si c'était écrit par le destin, et si ton bonheur et ton repos devaient prendre fin, fallait-il que ce fût en faisant du tort à mon roi, lui grâce à qui tu avais été promu à ce rang ? Si ta maison devait s'écrouler, fallait-il qu'elle tombât dans son écroulement sur le foyer de celui qui l'avait enrichie ? La chose dépasse tellement les bornes de la raison, elle échappe tellement au sens commun, qu'un entendement humain aurait peine à la concevoir et qu'elle restera incroyable pour les étrangers jusqu'à ce que le témoignage de faits incontestables leur démontre qu'il n'est rien d'assez saint ni d'assez sacré pour ceux qui se sont écartés de la tutelle de Dieu et de la raison, pour suivre leurs égarements passionnels.

« Si nous avons causé quelque tort à tes sujets ou à tes domaines, si nous avons accordé nos faveurs à tes ennemis, si nous ne t'avions pas aidé dans tes affaires, si par faute ton nom et ton honneur avaient été salis, ou, pour mieux dire, si l'Esprit de la Calomnie, essayant de t'amener au mal, t'avait mis dans la tête par des apparences fallacieuses et des fantasmes illusoire l'idée que nous avons commis à ton endroit des choses indignes de notre ancienne amitié, tu aurais dû en premier lieu chercher où était la vérité, puis t'adresser à nous; nous eussions alors si bien satisfait à tes demandes que tu aurais eu tout lieu de t'estimer comblé. Mais, ô Dieu éternel, qu'as-tu entrepris ? Voudrais-tu, comme un tyran perfide, mettre au pillage et conduire à la ruine le royaume de mon maître ? L'as-tu estimé assez veule et stupide pour ne vouloir résister à tes injustes assauts, ou

assez dépourvu de gens, d'argent, de conseil et de connaissance de l'art militaire pour ne le pouvoir ?

« Quitte ces lieux immédiatement ; il faut que pour toute la journée de demain tu sois rentré en tes domaines, sans provoquer en chemin désordre ni violence. Verse mille besants d'or pour réparer les dégâts que tu as causés sur ces terres. Tu en donneras une moitié demain et paieras l'autre aux prochaines ides de mai ; entre-temps tu nous laisseras comme otages les ducs de Tournemoule, de Basdefesses et de Menuail, ainsi que le prince de Gratelles et le vicomte de Morpiaille. »

## CHAPITRE XXXII

### **Comment Grandgousier, pour acheter la paix, fit rendre les fouaces.**

Alors le bonhomme Gallet se tut ; mais, à tous ses propos, Picrochole ne répond rien d'autre que ces mots :

« Venez les chercher ! Venez les chercher ! Ils ont de belles couilles meules ! Ils vont vous en broyer, de la fouace ! »

Alors il s'en retourne auprès de Grandgousier qu'il trouva à genoux, tête nue, prosterné dans un petit coin de son cabinet, priant Dieu de vouloir bien adoucir la colère de Picrochole et le ramener à la raison sans utiliser la force. Quand il vit le bon homme de retour, il lui demanda :

« Ah ! mon ami, mon ami, quelles nouvelles m'apportez-vous ? - Rien n'est arrangé, dit Gallet. Cet homme est complètement hors de sens et abandonné de Dieu.

- Certes, dit Grandgousier, mon ami, mais quelle raison donne-t-il de ce débordement ?  
- Il ne m'a, dit Gallet, exposé nulle raison. Dans sa colère il m'a seulement touché quelques mots à propos de fouaces. Je me demande si l'on n'aurait pas fait outrage à ses fouaciers.

- Je veux en avoir le fin mot, dit Grandgousier, avant que de décider autre chose sur ce qu'il convient de faire. »

Alors, il envoya prendre des renseignements sur cette affaire et il s'avéra qu'on avait pris de force quelques fouaces aux gens de Picrochole et que Marquet avait reçu un coup de gourdin sur la tête. Toutefois le tout avait été bien payé, et c'était ledit Marquet qui avait le premier blessé Frogier d'un coup de fouet dans les jambes. Il apparut juste à tout le conseil qu'il devait user de force pour se défendre. Cela n'empêcha pas Grandgousier de dire : « Puisqu'il n'est question que de quelques fouaces, je vais essayer de le satisfaire, car il me déplaît trop d'entreprendre la guerre. »

Il s'enquit donc du nombre de fouaces qu'on avait prises, et apprenant qu'il se montait à quatre ou cinq douzaines, commanda qu'on en fit cinq charretées dans la nuit. L'une d'elles serait de fouaces faites de beau beurre, beaux jaunes d'oeufs, beau safran et belles épices. Elles seraient distribuées à Marquet et il lui donnait pour le dédommager sept cent mille et trois philippus pour payer les barbiers qui l'auraient pansé. De surcroît, il lui donnait la métairie de la Pomardièrre à perpétuité, franche pour lui et les siens. Pour conduire et acheminer tout l'équipage on envoya Gallet, qui fit cueillir en chemin, près de la Saulaie, force grands joncs et roseaux dont il fit garnir le tour des charrettes et armer chacun des charretiers. Lui-même en prit un dans sa main, voulant ainsi faire savoir qu'ils ne demandaient que la paix et venaient pour l'acheter.

Arrivés à la porte, ils demandèrent à parler à Picrochole au nom de Grandgousier. Picrochole ne voulut jamais les laisser entrer, ni aller leur parler. Il leur fit dire qu'il était empêché, mais qu'ils n'avaient qu'à dire ce qu'ils voudraient au capitaine Toucquedillon, lequel faisait mettre à l'affût quelque pièce sur les murailles. Alors le bon homme lui dit : « Seigneur, pour que vous vous retiriez de cette dispute, et pour que vous soyez sans excuse de ne revenir à notre alliance première, nous vous rendons sur l'heure les fouaces d'où vient le différend. Nos gens en ont pris cinq douzaines. Elles furent très bien payées. Nous aimons tant la paix que nous vous en rendons cinq charrettes, et celle-ci sera pour Marquet, qui formule la plainte la plus vive. En outre, pour le satisfaire pleinement, voici sept cent mille et trois philippus que je lui verse, et pour le dédommagement qu'il pourrait réclamer, je lui cède la métairie de la Pomardièrre, à perpétuité, pour lui et les siens, possédable en franc-alleu. Vous avez là le contrat de la transaction. Et pour l'amour de Dieu, vivons dorénavant en paix. Retirez-vous en

vos terres, de bon coeur, abandonnez cette place à laquelle vous n'avez nul droit, comme vous le reconnaissez bien, et soyons amis comme devant. »

Toucquedillon raconta le tout à Picrochole, et empoisonna de plus en plus ses sentiments en lui disant :

« Ces rustres ont une belle peur. Pardieu, Grandgousier se conchie, le pauvre buveur ! Ce n'est pas son affaire d'aller en guerre, c'est plutôt de vider les flacons. Je suis d'avis que nous gardions ces fouaces et l'argent et que par ailleurs nous nous hâtons de nous retrancher ici et de poursuivre nos succès. Pensent-ils avoir affaire à une buse pour vous donner ces fouaces en pâture ? Voilà ce que c'est, les bons traitements et la familiarité que vous leur avez précédemment témoignés vous ont rendu méprisable à leurs yeux : flattez vilain, il vous piquera ; piquez vilain, il vous flattera.

- Là, là, là ! dit Picrochole. Par saint Jacques, ils en auront ! Qu'il soit fait comme vous avez dit.

- D'une chose, dit Toucquedillon, je veux vous avertir. Nous sommes ici assez mal ravitaillés et maigrement pourvus de provisions de bouche. Si Grandgousier nous assiégeait, dès à présent j'irais me faire arracher toutes les dents. Qu'il en reste seulement trois à vos gens aussi bien qu'à moi-même et avec celles-ci nous n'irons que trop vite à manger nos provisions.

- Nous n'aurons que trop de mangeaille, dit Picrochole. Sommes-nous ici pour manger ou pour nous battre ?

- Pour nous battre, c'est vrai, dit Toucquedillon. Mais de la panse vient la danse, et du lieu où faim règne, force s'exile.

- Tant jaser ! dit Picrochole. Saisissez ce qu'ils ont amené. »

Ils prirent donc argent et fouaces, boeufs et charrettes, et renvoyèrent les autres sans mot dire, sinon qu'ils n'approchent plus d'aussi près pour la raison qu'on leur dirait demain. Ainsi, sans aboutir à rien, ils revinrent vers Grandgousier et lui racontèrent tout, ajoutant qu'il n'y avait aucun espoir de les amener à la paix sinon par vive et forte guerre.

## CHAPITRE XXXIII

### **Comment certains gouverneurs de Picrochole, par leur précipitation, le mirent au dernier péril.**

Les fouaces dérobées, comparurent devant Picrochole le duc de Menuail, le comte Spadassin et le capitaine Merdaille, qui lui dirent :

« Sire, aujourd'hui nous faisons de vous le prince le plus valeureux et le plus chevaleresque qui ait jamais été depuis la mort d'Alexandre de Macédoine.

- Couvrez-vous, couvrez-vous, dit Picrochole.

- Grand merci, dirent-ils, Sire, nous ne faisons que notre devoir. Voici ce que nous proposons : Vous laisserez ici quelque capitaine en garnison avec une petite troupe de gens pour garder la place qui nous semble assez forte, tant par nature que grâce aux remparts dus à votre ingéniosité. Vous diviserez votre armée en deux, comme bien vous comprenez. Une partie ira se ruer sur ce Grandgousier et ses gens et il sera, au premier assaut, facilement mis en déroute. Là, vous récupérerez de l'argent en masse, car le vilain a de quoi. Nous disons vilain parce qu'un noble prince n'a jamais un sou. Thésauriser, c'est bon pour un vilain. »

Pendant ce temps, l'autre partie tirera vers l'Aunis, la Saintonge, l'Angoumois et la Gascogne et aussi vers le Périgord, le Médoc et les Landes. Sans rencontrer nulle résistance, ils prendront villes, châteaux et forteresses. À Bayonne, à Saint-Jean-de-Luz et à Fontarabie, vous saisirez tous les navires et, en côtoyant la Galice et le Portugal, vous pillerez toutes les contrées maritimes jusqu'à Lisbonne où vous aurez en renfort tout l'équipage qu'il faut à un conquérant. Cordieu ! L'Espagne se rendra, car ce ne sont que des rustres. Vous passerez par le détroit de Séville et dresserez là deux colonnes plus magnifiques que celles d'Hercule pour perpétuer le souvenir de votre nom. Ce détroit sera nommé mer Picrocholine. Passé la mer Picrocholine, voici Barberousse qui devient

votre esclave...

- Je lui ferai grâce, dit Picrochole.

- Assurément, dirent-ils, à condition qu'il se fasse baptiser. Et vous attaquerez les royaumes de Tunis, de Bizerte, d'Alger, de Bône, de Cyrène et toute la Barbarie, hardiment. En continuant, vous prendrez en main Majorque, Minorque, la Sardaigne, la Corse et les autres îles du golfe de Gênes et des Baléares. En longeant la côte à main gauche vous soumettrez toute la Gaule Narbonnaise, la Provence et le pays des Allobroges, Gênes, Florence, Lucques ; et, Dieu te protège, Rome ! Le pauvre Monsieur du Pape en meurt déjà de peur.

- Par ma foi, dit Picrochole, je ne baiserais pas sa pantoufle.

- L'Italie prise, voilà Naples, la Calabre, les Pouilles et la Sicile mises à sac, et Malte avec. Je voudrais bien que ces plaisantins de chevaliers, jadis Rhodiens, vous résistent, pour voir un peu ce qu'ils ont dans le ventre.

- J'irais, dit Picrochole, volontiers à Lorette.

- Point, point, dirent-ils, ce sera au retour. De là nous prendrons la Crète, Chypre, Rhodes et les îles Cyclades, puis nous attaquerons la Morée. Nous la tenons ! Saint Treignan ! Dieu garde Jérusalem, car le Sultan n'est pas comparable à votre puissance !

- Je ferai donc, dit-il, bâtir le temple de Salomon.

- Non, dirent-ils, pas encore, attendez un peu. Ne soyez jamais si prompt dans vos entreprises. Savez-vous ce que disait Auguste ? Hâte-toi lentement. En premier lieu il vous faut tenir l'Asie Mineure, la Carie, la Lycie, la Painphlie, la Cilicie, la Lydie, la Phrygie, la Mysie, la Bithynie, Carrasie, Adalia, Samagarie, Kastamoun, Luga, Sébaste, jusqu'à l'Euphrate.

- Verrons-nous Babylone et le mont Sinaï ? dit Picrochole.

- Ce n'est pas nécessaire pour l'instant, dirent-ils. Vraiment, n'est-ce pas assez de tracas que d'avoir traversé la mer Caspienne et parcouru les deux Arménies et les trois Arabies à cheval ?

- Ma foi, dit-il, nous sommes épuisés ! Ah ! les pauvres gens !

- Qu'y a-t-il ? demandèrent les autres.

- Que boirons-nous dans ces déserts ? L'empereur Julien et toute son armée y moururent de soif, à ce qu'on raconte.

- Nous avons déjà donné ordre à tout, dirent-ils. Vous avez neuf mille quatorze grands navires chargés des meilleurs vins du monde, dans la mer Syriaque. Ils arrivèrent à Jaffa. Là se trouvaient deux millions deux cent mille chameaux et mille six cents éléphants que vous aurez pris à la chasse aux environs de Sidjilmassa, quand vous êtes entré en Libye, et de plus vous avez toute la caravane de La Mecque. Ne fournirent-ils pas suffisamment de vin ?

- Sûr ! dit-il, mais nous ne bûmes point frais.

- Vertu, non d'un petit poisson ! dirent-ils. Un preux, un conquérant qui aspire à l'empire universel ne peut pas toujours avoir ses aises. Remerciez Dieu d'être arrivés sains et saufs, vous et vos gens, jusqu'au Tigre.

- Mais, dit-il, que fait pendant ce temps la moitié de notre armée qui déconfit ce vilain, ce poivrot de Grandgousier ?

- Ils ne chôment pas, dirent-ils, nous allons bientôt les rencontrer. Ils vous ont pris la Bretagne, la Normandie, les Flandres, le Hainaut, le Brabant, l'Artois, la Hollande, la Zélande. Ils ont passé le Rhin sur le ventre des Suisses et des Lansquenets. Une partie d'entre eux a soumis le Luxembourg, la Lorraine, la Champagne et la Savoie jusqu'à Lyon. Là, ils ont retrouvé vos garnisons, de retour des conquêtes navales en Méditerranée et se sont rassemblés en Bohême après avoir mis à sac la Souabe, le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, la Moravie et la Styrie. Puis ils ont foncé farouchement sur Lübeck, la Norvège, la Suède, le Danemark, la Gothie, le Groenland, les pays hanséatiques, jusqu'à la mer Arctique. Cela fait, ils ont conquis les Orcades et mis sous leur joug

l'Ecosse, l'Angleterre et l'Irlande. De là, naviguant sur la Baltique et la mer des Sarmates, ils ont vaincu et dominé la Prusse, la Pologne, la Lituanie, la Russie, la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Bulgarie, la Turquie et les voilà à Constantinople.

- Rendons-nous vers eux au plus tôt, dit Picrochole, car je veux être aussi empereur de Trébizonde. Ne tuons-nous pas tous ces chiens de Turcs et de Mahométans ?

- Que diable ferons-nous donc ? dirent-ils. Vous donnerez leurs biens et leurs terres à ceux qui vous auront loyalement servi.

- La raison le veut, dit-il. C'est justice. Je vous donne la Caramanie, la Syrie et toute la Palestine.

- Ah ! dirent-ils, Sire, vous êtes bien bon ! Grand merci ! Que Dieu vous donne toujours prospérité. »

Il y avait là un vieux gentilhomme, éprouvé en diverses aventures, un vrai routier de guerre, nommé Échéphron. Il dit en entendant ces propos :

« J'ai bien peur que toute cette entreprise ne soit semblable à la farce du pot au lait dont un cordonnier tirait une fortune en rêve. Ensuite, quand le pot fut cassé, il n'eut pas de quoi manger. Qu'attendez-vous de ces belles conquêtes ? Quelle sera la fin de tant d'embarras et de barrages ?

- Ce sera, dit Picrochole, que nous pourrons nous reposer à notre aise quand nous serons rentrés. »

Alors Échéphron dit : « Et si par hasard vous n'en reveniez jamais ? Le voyage est long et périlleux : n'est-ce pas mieux de se reposer dès à présent, sans nous exposer à ces dangers ?

- Oh ! dit Spadassin, pardieu, voilà un bel idiot ! Allons nous cacher au coin de la cheminée et passons-y notre temps et notre vie avec les dames, à enfiler des perles ou à filer comme Sardanapale ! Qui ne risque rien n'a cheval ni mule, c'est Salomon qui l'a dit.

- Qui se risque trop, dit Échéphron, perd cheval et mule, c'est ce que répondit Marcoul.

- Baste ! dit Picrochole, passons outre. Je ne crains que ces diables de légions de Grandgousier. Pendant que nous sommes en Mésopotamie, s'ils nous donnaient sur la queue ? Quel serait le remède ?

- Il est facile, dit Merdaille : un beau petit ordre de mobilisation que vous enverrez aux Moscovites vous mettra sur pied en un moment quatre cent cinquante mille combattants d'élite. Oh ! si vous me faites lieutenant à cette occasion, je tuerai un peigne pour un mercier ! Je mords, je rue, je frappe, j'attrape, je tue, je renie !

- Sus ! sus ! dit Picrochole, qu'on mette tout en train et qui m'aime me suive ! »

*[Toucquedillon, un capitaine de Picrocole, vient d'être fait prisonnier par les troupes de Grandgousier]*

## CHAPITRE XLVI

### **Comment Grandgousier traita humainement Toucquedillon prisonnier.**

Toucquedillon fut présenté à Grandgousier qui l'interrogea sur les desseins et les menées de Picrochole et lui demanda à quoi tendait cette retentissante agression. À cela, il répondit que son but et sa vocation étaient de conquérir tout le pays, s'il le pouvait, pour prix de l'injustice faite à ses fouaciers.

« C'est trop d'ambition, dit Grandgousier : qui trop embrasse mal étreint. Le temps n'est plus de conquérir ainsi les royaumes en causant du tort à son prochain, à son frère chrétien. Imiter ainsi Hercule, Alexandre, Annibal, Scipion, César et autres conquérants antiques est incompatible avec le fait de professer l'Évangile, qui nous commande de garder, de sauver, de régir et d'administrer nos propres terres et non d'envahir celles des autres avec des intentions belliqueuses; ce que jadis les Sarrasins et les Barbares appelaient des prouesses, nous l'appelons maintenant brigandage et sauvagerie. Picrochole eût mieux fait de rester en ses domaines et de les gouverner en roi, que de venir faire violence aux miens et de les piller en ennemi. Bien gouverner les eût enrichis, me piller les détruira.

« Allez-vous-en, au nom de Dieu, suivez une bonne voie : faites remarquer à votre roi les erreurs que vous décèlerez et ne le conseillez jamais en fonction de votre propre profit, car la perte des biens communs ne va pas sans celle des biens particuliers. Pour ce qui est de votre rançon, je vous en fais don entièrement, et à ma volonté on vous rendra vos armes et votre cheval.

« C'est ainsi qu'il faut agir entre voisins et amis de longue date, vu que ce différend qui nous oppose n'est pas vraiment une guerre : ainsi, Platon, au livre V de *La République*, ne voulait pas que l'on parlât de guerre mais de troubles internes, quand les Grecs prenaient les armes les uns contre les autres. Si par malheur la chose arrivait, il prescrit d'user d'une totale modération. Même si vous parlez ici de guerre, elle n'est que superficielle. Ce différend n'entre pas dans le plus profond de nos coeurs, car nul d'entre nous n'est blessé en son honneur. Il n'est question, en tout et pour tout, que d'effacer quelque faute commise par nos gens (j'entends les vôtres et les nôtres) et, encore que vous la connussiez, vous eussiez dû la laisser passer, car les acteurs antagonistes étaient plus dignes de mépris que de mémoire, surtout dédommagés comme je le leur avais proposé. Dieu sera le juste arbitre de notre différend et je Le supplie de m'arracher à cette vie et de laisser mes biens dépérir sous mes yeux, plutôt que de Le voir offensé en quoi que ce soit par moi-même ou par les miens. »

Sur ces paroles, il appela le moine et, devant tout le monde, lui demanda : « Frère Jean, mon bon ami, est-ce vous qui avez pris le capitaine Toucquedillon, ici présent ?

- Sire, dit le moine, il est présent. Il a l'âge de raison ; j'aime mieux que vous l'appreniez sur sa parole que de ma bouche. »

Alors Toucquedillon dit : « Seigneur, la vérité est que c'est lui qui m'a pris et je me rends à lui sans réticence.

- Lui avez-vous assigné une rançon ? demanda Grandgousier au moine.

- Non, dit le moine. Je ne me soucie point de cela.

- Combien, dit Grandgousier, demanderiez-vous pour sa prise ?

- Rien, rien, dit le moine, ce n'est pas cela qui me fait agir. »

Alors, Grandgousier ordonna qu'en présence de Toucquedillon soixante-deux mille saluts d'or fussent comptés au moine pour cette prise, ce qui fut fait pendant qu'on faisait une collation pour ledit Toucquedillon. Grandgousier lui demanda s'il voulait rester avec lui ou s'il aimait mieux retourner auprès de son roi. Toucquedillon répondit qu'il prendrait le parti qu'il lui conseillerait.

« En ce cas, dit Grandgousier, retournez auprès de votre roi et que Dieu soit avec vous. »

Puis il lui donna une belle épée de Vienne, avec son fourreau d'or décoré de beaux pampres d'orfèvrerie, un collier d'or pesant sept cent deux mille marcs, garni de fines pierreries estimées cent soixante mille ducats, plus, en manière de présent honorifique, dix mille écus. Après cette conversation, Toucquedillon monta sur son cheval ; pour sa sécurité, Gargantua lui donna trente hommes d'armes et cent vingt archers conduits par Gymnaste, pour l'accompagner jusqu'aux portes de La Roche-Clermault et parer à toute éventualité.

Quand il fut parti, le moine rendit à Grandgousier les soixante-deux mille saluts qu'il avait reçus, en disant :

« Sire, ce n'est pas en ce moment que vous devez faire de pareils dons. Attendez la fin de cette guerre, car on ne sait quels événements pourraient se produire et une guerre menée sans une bonne réserve d'argent n'a qu'un mince souffle de vigueur. Le nerf des batailles, ce sont les finances.

- Alors, dit Grandgousier, je vous honorerai à la fin, d'une juste récompense, vous et tous ceux qui m'auront bien servi. »

## CHAPITRE XLVII

**Comment Grandgousier mobilisa ses légions  
et comment Toucquedillon tua Hastiveau, puis fut tué sur ordre de Picrochole.**



À son arrivée, Toucquedillon se présenta à Picrochole et lui raconta en détail ce qu'il avait fait et vu. À la fin il lui conseillait fortement de conclure un arrangement avec Grandgousier. Il avait trouvé que c'était le plus grand homme de bien du monde, ajoutant qu'il n'y avait ni profit ni raison à malmenier ainsi ses voisins dont ils n'avaient jamais retiré que du bien, essentiellement, et que jamais ils ne sortiraient de cette aventure qu'à leur perte et pour leur malheur, car la puissance de Picrochole n'était pas telle que Grandgousier ne les pût aisément massacrer.

Il n'avait pas achevé ces paroles que Hastiveau dit en haussant la voix :

« Il est bien malheureux, le prince que servent de telles gens, si faciles à corrompre. Je comprends que Toucquedillon est de ceux-ci, car je vois que son attitude est tellement changée qu'il se serait volontiers joint à nos ennemis pour lutter contre nous et nous trahir, s'ils avaient voulu le retenir. Mais de même que la vertu est louée et estimée de tous, tant amis qu'ennemis, de même la perfidie est vite reconnue et manifeste ; et à supposer que les ennemis en usent à leur profit, ils ont toujours en horreur les perfides et les traîtres. »

À ces mots, Toucquedillon hors de lui tira son épée et en transperça Hastiveau un peu au-dessus de la mamelle gauche ; il en mourut sur-le-champ. Retirant son arme Toucquedillon dit avec assurance :

« Qu'ainsi périssent qui blâmera de loyaux serviteurs ! »

Picrochole entra subitement en fureur et dit, en voyant l'épée et son fourreau ainsi diaprés :

« T'avait-on donné cette arme pour en ma présence tuer diaboliquement mon si bon ami Hastiveau ? »

Alors, il ordonna à ses archers de le mettre en pièces, ce qui fut fait dans l'instant, avec une telle sauvagerie que la salle en était toute pavée de sang. Ensuite il fit inhumer dignement le corps de Hastiveau et jeter celui de Toucquedillon dans la vallée, par-dessus les murailles.

La nouvelle de ces atrocités se répandit dans toute l'armée et plusieurs commencèrent à murmurer contre Picrochole, si bien que Grippenault lui dit :

« Seigneur, je ne sais comment se terminera cette affaire. Le moral de vos gens me semble mal assuré. Ils observent qu'ici nous sommes mal approvisionnés en vivres et déjà fortement diminués en nombre à la suite de deux ou trois sorties. De plus quantité de gens viennent prêter main-forte à vos ennemis. Si jamais nous sommes assiégés, je ne vois pas comment ce ne pourrait être pour nous notre perte totale.

- Merde ! merde ! dit Picrochole, vous êtes comme les anguilles de Melun : vous criez avant qu'on vous écorche. Laissez-les seulement arriver. »

*[L'armée de Picrocole est mise en déroute par Gargantua.]*

## CHAPITRE XLIX

### Comment Picrochole dans sa fuite fut pris par malchance

Picrochole en tel désespoir s'enfuit vers L'Ile-Bouchard et, au chemin de Rivière, son cheval broncha et tomba à terre; il en fut tellement exaspéré que, dans sa rage, il le tua avec son épée. Puis, ne trouvant personne qui lui fournît une nouvelle monture, il voulut prendre un âne au moulin qui se trouvait près de là ; mais les meuniers le rouèrent de coups et le détroussèrent de ses vêtements, lui donnant pour se couvrir une méchante souquenille.

Ainsi s'en alla notre pauvre colérique. Traversant ensuite la rivière à Port-Huault et racontant ses infortunes, il rencontra une vieille sorcière qui lui prédit que son royaume lui serait rendu à la venue des coquecigrues. Depuis, on ne sait ce qu'il est devenu. Toutefois l'on m'a dit qu'il est à présent pauvre gagne-petit à Lyon, colérique comme auparavant. Il s'inquiète toujours auprès de tous les étrangers de l'arrivée des coquecigrues, avec le ferme espoir que, selon la prophétie de la vieille, il recouvrera son royaume à leur venue.

Après la retraite, Gargantua commença par recenser les gens et constata qu'il y en avait peu qui étaient morts

dans la bataille : il s'agissait de quelques gens de pied de la compagnie du capitaine Tolmère et de Ponocrates qui avait reçu un coup d'arquebuse dans le pourpoint. Puis il les fit se restaurer, compagnie par compagnie, et commanda aux trésoriers que ce repas soit remboursé et réglé, et que l'on ne commît nul excès à travers la ville, vu qu'elle était sienne ; après leur repas, ils se rassembleraient sur la place, devant le château, et là, ils seraient payés pour six mois. Ce qui fut fait. Puis il réunit devant lui, sur cette place, tous les gens de Picrochole qui restaient et, en présence de ses princes et de ses capitaines, il s'adressa à eux en ces termes :

## CHAPITRE L

### La harangue que fit Gargantua aux vaincus.

« Du plus loin que l'on se souvienne, nos pères, nos aïeux et nos ancêtres ont préféré, tant par bon sens que par un penchant naturel, perpétuer le souvenir de leurs triomphes et de leurs victoires dans les batailles qu'ils ont livrées en érigeant leurs trophées et leurs monuments dans les coeurs des vaincus, en les graciant, plutôt qu'en faisant oeuvre d'architecture sur les terres conquises. Car ils attachaient plus de prix à la vivante reconnaissance des hommes gagnée par la générosité, qu'aux inscriptions muettes des arcs, des colonnes et des pyramides, exposées aux intempéries et à la malveillance du premier venu.

Tout le ciel que vous voyez a été rempli des louanges et des actions de grâce que vous-mêmes et vos pères adressâtes après qu'Alpharbal, roi de Canarre, non content de sa bonne fortune, fit la folie d'envahir le pays d'Aunis, se livrant à la piraterie dans toutes les îles armoricaines et les contrées voisines. Dans un loyal combat naval, il fut vaincu et capturé par mon père (que Dieu le garde et le protège !). Mais voilà ! Alors que les autres rois et empereurs, même parmi ceux qui se font appeler catholiques, l'eussent misérablement traité, emprisonné sans pitié et lourdement rançonné, il le traita courtoisement, lui fit l'amitié de le loger chez lui, dans son palais, et, avec une incroyable débonnairété, le renvoya en toute liberté, chargé de dons, chargé de faveurs, chargé de tous les témoignages de l'amitié. Qu'en résulta-t-il ? Revenu dans ses terres, Alpharbal réunit tous les princes et les états de son royaume, leur exposa les sentiments humanitaires qu'il avait découverts chez nous et les pria de délibérer à ce propos, afin que le monde trouvât en eux un exemple de magnanimité aimable, de la même façon qu'il avait déjà trouvé en nous un exemple d'amabilité magnanime. Ils décrétèrent alors d'un commun accord que leurs terres, leurs domaines et leurs royaumes seraient remis à notre entière disposition. Alpharbal en personne revint aussitôt avec neuf mille trente-huit grands navires marchands transportant les trésors non seulement de sa maison et de la famille royale, mais de presque tout le pays. Car, alors qu'il s'embarquait pour faire voile ouest-nord-est, tous en foule jetaient dans le navire or, argent, bagues, bijoux, épices, baumes aromatiques et parfums, perroquets, pélicans, guenons, civettes, genettes, porcs-épics. Il n'y avait fils de bonne famille qui n'y jetât ce qu'il avait de plus rare. Quand il fut arrivé à destination, il voulait baiser les pieds de mon père; la chose fut jugée déshonorante et ne fut pas tolérée, mais il fut embrassé chaleureusement. Il offrit ses présents qu'on n'accepta pas car ils étaient excessifs. Il se livra comme esclave et serf de plein gré, avec toute sa descendance. On n'y consentit pas car cela apparut comme une injustice. Il céda, sur décision de ses états, ses terres et son royaume, offrant l'acte de transaction et de passation, signé, scellé et ratifié par tous ceux qui avaient autorité pour le faire. On opposa un refus absolu et les contrats furent jetés au feu. Le résultat, ce fut que mon père, apitoyé, se mit à se lamenter et à pleurer abondamment en se rendant compte de la bonne volonté et de l'humilité des Canarriens; il minimisait par d'exquises paroles et des propos pleins de courtoisie l'attitude magnanime qu'il avait eue, disant qu'il ne leur avait rien fait qui valût un bouton et que, s'il leur avait témoigné un peu de générosité, c'est qu'il se devait de le faire. Mais Alpharbal n'en magnifiait que davantage sa conduite. Qu'en advint-il ? Alors que pour sa rançon, acceptée en dernier recours, nous eussions pu tyranniquement exiger vingt fois cent mille écus et garder comme otages les aînés de ses enfants, ils se sont constitués perpétuels tributaires et se sont obligés à nous verser chaque année deux millions d'or pur à vingt-quatre carats. La première année ils nous furent payés ici même. La deuxième, ils versèrent de leur propre chef deux millions trois cent mille écus, la troisième, deux millions six cent mille, la quatrième trois millions et ils augmentent toujours de la sorte, de leur plein gré, si bien que nous serons contraints de leur intimer de ne plus rien nous donner. C'est la nature même de la générosité : le temps qui

ronge et amoindrit toutes choses augmente et accroît les bienfaits, car une bonne action, accomplie libéralement au profit d'un homme de bon sens, fructifie continuellement grâce à la noblesse de la pensée et de sa gratitude.

Ne voulant donc aucunement dégénérer de la bénignité héritée de mes parents, à présent je vous pardonne et vous délivre je vous laisse aller francs et libres comme avant. De plus, en franchissant les portes, chacun d'entre vous sera payé pour trois mois, afin que vous puissiez rentrer dans vos foyers, au sein de vos familles. Six cents hommes d'armes et huit mille fantassins vous conduiront en sûreté, sous le commandement de mon écuyer Alexandre, pour éviter que vous ne soyez malmenés par les paysans. Que Dieu soit avec vous !

Je regrette de tout mon coeur que Picrochole ne soit pas ici, car je lui aurais fait comprendre que cette guerre avait lieu en dépit de ma volonté et que je ne souhaitais pas accroître mes biens ou ma renommée. Mais puisqu'il a disparu et qu'on ne sait où ni comment il s'est évanoui, je tiens à ce que son royaume revienne intégralement à son fils; comme celui-ci est d'un âge trop tendre (il n'a pas encore cinq ans révolus), il sera dirigé et formé par les anciens princes et les gens de science du royaume. Et, puisqu'un royaume ainsi décapité serait facilement conduit à la ruine si l'on ne réfrénait la convoitise et la cupidité de ses administrateurs, j'ordonne et veux que Ponocrates soit intendant de tous les gouverneurs, qu'il ait l'autorité nécessaire pour cela et qu'il veille sur l'enfant tant qu'il ne le jugera pas capable de gouverner et de régner par lui-même.

Je considère que ce penchant trop veule et mou qu'est la faiblesse de pardonner aux méchantes gens, leur offre l'occasion de plus facilement commettre de nouveaux méfaits, à cause de cette néfaste assurance de l'impunité.

Je considère que Moïse, l'homme le plus doux qui fut sur terre en son temps, punissait sévèrement ceux qui se mutinaient et entraient en sédition au sein du peuple d'Israël.

Je considère Jules César, empereur si débonnaire que, au dire de Cicéron, avoir le pouvoir de toujours sauver tout un chacun et de lui pardonner était à ses yeux le degré souverain de la réussite, et qu'avoir la volonté de le faire était son plus grand mérite; malgré tout, dans certains cas, malgré ces maximes, il punit impitoyablement les auteurs de rébellion.

À ces exemples, je veux qu'avant de partir vous me livriez : premièrement ce beau Marquet qui a été la source et la cause initiale de cette guerre par la faute de son outrecuidance; deuxièmement ses compagnons fouaciers qui ont négligé de calmer sa tête folle au moment voulu, et enfin tous les conseillers, les capitaines, les officiers et les familiers de Picrochole qui l'auraient encouragé ou glorifié, ou lui auraient conseillé de sortir de ses frontières pour nous tourmenter ainsi. »

## CHAPITRE LI

### **Comment les Gargantuistes vainqueurs furent récompensés après la bataille.**

La harangue de Gargantua terminée, on livra les séditieux qu'il avait réclamés, à l'exception de Spadassin, de Merdaille et de Menuail qui s'étaient enfuis six heures avant la bataille, l'un jusqu'au col d'Agnello d'une traite, un autre jusqu'au Val de Vire et le dernier jusqu'à Logrono, sans regarder derrière lui ni reprendre haleine en chemin, à l'exception également de deux fouaciers qui moururent dans la journée. Gargantua ne leur fit pas d'autre mal que de les préposer à serrer les presses de son imprimerie récemment fondée.

Quant à ceux qui étaient morts sur place, il les fit inhumer honorablement dans la vallée des Noyrettes et au champ de Brûlevieille. Il fit panser et soigner les blessés dans son grand hôpital. Ensuite, il s'inquiéta des torts causés à la ville et aux habitants, il les fit rembourser de tous leurs dommages sur la foi de leurs dires et de leur parole et il fit bâtir un puissant château qu'il pourvut de troupes et de sentinelles pour avoir à l'avenir une meilleure défense contre les troubles imprévus.

En partant, il remercia chaleureusement tous les soldats de ses légions qui avaient contribué à la victoire et il les renvoya prendre leurs quartiers d'hiver dans leurs postes et leurs garnisons, à part quelques légionnaires d'élite qu'il avait vus accomplir certaines prouesses le jour de la bataille, ainsi que les capitaines des compagnies qu'il emmena avec lui auprès de Grandgousier.